

Sujet : « L'homme qui vit selon la raison est plus libre dans la cité, où il vit selon la loi commune, que dans la solitude, où il n'obéit qu'à lui-même. » Spinoza, *L'Éthique* (IV, proposition 73)

Lorsqu'en 1994, les deux artistes néerlandais Ari Versluis et Ellie Uyttenbroek photographient des individus à la sortie des bouches de métro, ce n'est pas pour mettre en évidence la diversité des profils mais davantage pour réfléchir aux liens entre mode vestimentaire, codes sociaux et identité. En effet, si les personnes photographiées semblent se démarquer pour leur allure, leur style particulier, elles sont en réalité, et sans nécessairement le savoir, des copies conformes de leur voisin. Les mosaïques d'images rassemblées sur le site exactitudes.com révèlent combien certains, pensant se démarquer et faire valoir leur liberté, sont en réalité victimes de modes. L'individu qui, seul, se croit libre, est en réalité dépendant des communautés auxquelles il appartient. On pourrait élargir cette réflexion à la dimension politique pour ainsi penser l'articulation entre liberté et société. La question de savoir si la vie en société, régie par des lois communes, accroît ou réduit la liberté individuelle est un enjeu central de la philosophie politique. Spinoza, dans *L'Éthique* (IV, proposition 73), affirme que « l'homme qui vit selon la raison est plus libre dans la cité, où il vit selon la loi commune, que dans la solitude, où il n'obéit qu'à lui-même ». Cette proposition semble paradoxale : l'obéissance à des lois, imposées par une société, est souvent perçue comme une limitation de la liberté individuelle. Spinoza invite à une reconsidération de cette perception, en liant la véritable liberté à l'usage de la raison et à la vie en communauté. Dans quelle mesure la liberté individuelle est-elle mieux garantie dans la cité, régie par des lois communes, que dans l'isolement qui favoriserait pourtant l'expression de la singularité ? L'esprit libre peut-il vraiment gagner en indépendance s'il ne prend pas de recul au vis-à-vis de la cité à laquelle il appartient ? Il s'agira dans un premier temps d'expliquer le propos de Spinoza en montrant que l'homme est souvent plus libre dans la cité que seul, à suivre ses propres désirs. Dans un deuxième temps, nous verrons que dans les faits, certaines « lois communes » enferment plutôt que n'offrent la liberté aux individus. Il conviendra enfin d'étudier ce que l'individu gagne à faire valoir sa liberté, à la fois pour lui et pour la cité.

Dans *L'Éthique*, Spinoza développe **une conception originale de la liberté qui ne se confond pas avec l'absence de contraintes extérieures**. La véritable liberté, selon lui, réside dans l'adhésion réfléchie à la nécessité des lois de la nature et de la raison. Un individu n'est libre que dans la mesure où il agit en accord avec sa propre nature. Le droit de nature, explique Spinoza au début du chapitre XVI du *Traité théologico-politique*, ce sont les règles de la nature de chaque individu, règles suivant lesquelles nous concevons chaque être comme déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière et il ajoute « le droit naturel de chaque homme se définit donc non par la saine raison, mais par le désir et la puissance » (p.67). Ce n'est pas en suivant les règles et les lois que l'homme vit mais parce qu'il est guidé par « [l]a violence de ses passions » (p. 68). Comment comprendre dans ce cas qu'il délaisse ce désir de puissance pour s'astreindre à une loi commune ? Spinoza montre que l'absence de cadre social empêche l'individu d'être libre car il est constamment gouverné par ses passions immédiates. L'obéissance à des impulsions irrationnelles, représente une forme de servitude et conduit à une solitude destructrice tandis que « la cité, où il vit selon la loi commune, » lui offrira une sécurité qui lui permettra ensuite plus de liberté. Il rappelle que « chacun dans l'état de nature est tenu par le droit révélé de la même manière qu'il est tenu de vivre suivant l'injonction de la droite Raison ; et cela parce que cela lui est plus utile, et pour son salut, nécessaire ; que s'il ne le veut pas, il est libre à ses risques et périls. » (ch. XVI, p. 272) C'est donc la recherche de la sécurité et de la meilleure existence possible qui conduit les hommes à décider de vivre en société et d'édicter des règles de vie, sans lesquelles, compte tenu de leurs passions, aucune vie commune ne serait pérenne. La pièce d'Eschyle *Les Sept contre Thèbes* montre que la solitude, entendue comme l'isolement du chef ou la rupture des liens sociaux, conduit à la destruction. Ainsi, le refus d'Étéocle de partager le pouvoir avec son frère et sa décision de gouverner seul mènent au péril de Thèbes. L'incapacité des deux frères à coexister au sein de la même cité et à respecter des lois communes conduit à une fin tragique. On le voit, l'illusion de la liberté individuelle est, en réalité, une solitude qui enferme l'individu. Wharton, elle aussi, explore les dangers de la solitude sociale, en montrant que l'individu qui cherche à s'émanciper des lois sociales se retrouve souvent dans une situation plus précaire. En cherchant à échapper aux conventions sociales, Ellen Olenska se retrouve isolée et sans soutien, montrant que la solitude est loin d'être une véritable liberté.

Par ailleurs, **si une société est mue par des passions trop individualistes, elle peut aller à l'encontre des membres qui la constituent**. La cité de Thèbes est représentée comme le lieu où se manifeste la violence des passions. Au début de la pièce, le chœur des Thébaines ne peut que déplorer l'agressivité prête à

se déchaîner : « Et voici le sol de mon pays livré au fracas des sabots qui s'approche, vole et gronde, et le torrent invisible qui bat le flanc de la montagne ». Les femmes recherchent alors dans la cité et le collectif une protection et elles mettent en doute la conduite de leur roi Étéocle. Autrui peut en effet exercer « une force supérieure » (p. 266). Spinoza donne un exemple de la puissance de manipulation au chapitre XVIII ; il existe des États « où l'on tient pour crimes les opinions qui sont du droit de l'individu auquel personne ne peut renoncer ; et même, dans un État de cette sorte, c'est la furieuse passion populaire qui commande habituellement. » (p. 307) Dans le cadre de la proposition 73 du livre IV de *l'Éthique*, Spinoza soutient que la vie dans une société ordonnée par des lois communes, pourvu qu'elles soient rationnelles, est un cadre dans lequel l'homme peut réaliser sa nature rationnelle et donc être véritablement libre. On comprend pourquoi le régime politique idéal est pour Spinoza la démocratie : « Il faut que l'individu transfère à la société toute la puissance qui lui appartient, de façon qu'elle soit seule à avoir sur toutes choses un droit souverain de nature, c'est-à-dire une souveraineté de commandement à laquelle chacun sera tenu d'obéir, soit librement, soit par crainte du dernier supplice. Le droit d'une société de cette sorte est appelé démocratie et la démocratie se définit ainsi : l'union des hommes en un tout qui a un droit souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir. » (ch. XVI, [8], p. 75) Spinoza défend une vision de la loi qui, loin d'être une simple contrainte, est l'expression rationnelle du bien commun. Dans la société, l'individu trouve les conditions de son épanouissement rationnel à travers la sécurité et la coopération que permet l'adhésion à une « loi commune qui permet à chacun de maximiser sa liberté sans entrer en conflit avec celle des autres ».

Ainsi, **la loi commune devient donc un rempart contre la violence et l'oppression**, confirmant ainsi l'idée spinoziste que l'individu est plus libre dans la cité que dans la solitude anarchique. *Les Suppliantes* est l'occasion pour Eschyle de présenter une autre dimension de la vie en communauté : celle de la protection offerte par les lois de la cité. Les filles de Danaos cherchent refuge à Argos pour échapper à un mariage forcé. Le roi d'Argos, après consultation de l'assemblée, décide de les accueillir et de les protéger selon les lois de l'hospitalité. La liberté est d'ailleurs le premier bien offert par le roi aux Danaïdes dans *Les Suppliantes*, sitôt que le héraut disparaît « Choisissez - vous êtes libres- » (p. 84). Ici, la cité apparaît comme le lieu où la loi commune garantit la protection et la liberté des individus, en particulier des plus vulnérables. Loin d'être une contrainte, la loi commune permet aux Danaïdes de retrouver une forme de liberté en échappant à la tyrannie de la violence privée. La finalité d'une communauté bien pensée serait le respect de la liberté individuelle : « La fin de l'État est donc en réalité la liberté » écrit Spinoza au chapitre XX du *Traité théologico-politique* (p. 193). En s'agrégeant, les individus peuvent renoncer à leur droit d'agir librement mais pas à celui de faire preuve de raison.

*

Pour autant, la cité permet-elle toujours à l'homme de faire usage de sa raison et de sa liberté ? Force est de constater que la communauté, par la recherche du commun, mène souvent à un nivellement qui laisse peu de place à l'expression de soi et qui peut priver l'homme de libertés.

*

Si en théorie, la cité (du moins sous un régime démocratique) est censée promouvoir la liberté de ses membres, dans les faits, les lois peuvent enfermer l'individu qui en est alors prisonnier. Ce dernier ne peut pas jouir comme il le souhaite de sa liberté tant il est contraint d'obéir aux lois édictées par et pour le groupe. Le roman de Wharton, *Le Temps de l'innocence*, nous plonge dans la haute société new-yorkaise du XIXe siècle, un monde rigide et régi par des normes sociales très strictes. À première vue, cette société semble incarner l'ordre spinoziste d'une communauté où des règles communes garantissent la stabilité et la sécurité. Cependant, Wharton nous montre que ces règles peuvent aussi enfermer les individus dans des rôles contraignants et étouffer leur liberté intérieure. Newland Archer exprime à plusieurs reprises que « [l]es femmes devraient être libres, aussi libres que nous le sommes » (V, p. 59) Le personnage d'Ellen Olenska incarne la figure de la femme en quête de liberté, cherchant à échapper aux carcans d'une société normative mais lorsqu'elle revient dans la bonne société new-yorkaise, après s'être séparée de son époux dans des circonstances jugées scandaleuses, chacun de ses gestes est scruté et blâmé. Sa manière même de s'habiller suffit à jeter le discrédit sur sa personne « se penchant en avant elle révélait un plus de poitrine et d'épaule que New-York n'était accoutumé d'en voir ». Dès le début du roman, lors de la scène de l'opéra (où tout est mis en scène de manière à voir et à être vu), on sent le parfum du scandale. D'emblée, Mme Olenska paraît comme libre, singulière et sulfureuse, ce qui pourra expliquer sa mise à l'écart progressive. La communauté dans laquelle elle évolue impose des règles qui ne sont pas toujours rationnelles ni justes, ce qui limite l'épanouissement.

Dans des cas extrêmes, **la loi commune peut même devenir irrationnelle.** Dans le chapitre XVIII du *Traité théologico-politique*, Spinoza critique les lois qui ne sont pas fondées sur la raison mais sur les superstitions ou les intérêts de la classe dirigeante. Ces lois, loin de favoriser la liberté, asservissent les individus en les maintenant dans l'ignorance. Elles deviennent un instrument de contrôle des idées divergentes. Dans *Les Sept contre Thèbes*, le destin tragique des deux frères montre que la loi, ici incarnée par le devoir envers la cité, devient une contrainte destructrice. À la fin de la pièce, le chef du demi-chœur souligne le caractère instable du droit : « C'est un malheur qui touche la race entière et la cité varie souvent dans l'appréciation du droit ». Ici, il est question de la sépulture à accorder ou pas à Polynice. Si la majorité de la communauté refuse d'offrir une

sépulture à celui qui est considéré comme « traître », certains esprits libres – Antigone à leur tête – soulignent les insuffisances de la loi commune. Wharton nuance, elle aussi, l'affirmation spinoziste en montrant que toutes les sociétés ne sont pas fondées sur des lois justes. Les normes sociales de la haute société new-yorkaise apparaissent comme irrationnelles et arbitraires. Elles limitent la liberté personnelle de Newland Archer et d'Ellen Olenska, et les contraignent à des choix qui vont à l'encontre leur épanouissement. La liberté véritable ne peut exister que dans une communauté où les lois favorisent le développement de chacun. Si les lois sont fondées sur des conventions sociales arbitraires, l'individu rationnel peut se sentir plus libre en cherchant à s'en affranchir. C'est sans doute l'une des raisons qui poussent Newland à affirmer devant les pleurs d'Ellen qui envisage le sacrifice pour épargner à sa famille un scandale : « Rien n'est fait qui ne puisse se défaire. Je suis encore libre et vous allez l'être ». Mais est-ce si simple ?

Enfin, si la loi commune garantit sécurité et confort, elle peut aussi entraîner l'individu dans une forme de facilité et d'attentisme. Par paresse, ce dernier ne remet plus en cause les lois et s'en remet sans vigilance à l'État. **L'individu n'est plus libre mais au contraire esclave de la loi commune** et des choix qui sont faits pour lui. Le respect des coutumes présente le risque d'un enfermement de l'individu qui ne peut plus évoluer, qui peine alors à trouver sa place dans le groupe sans être acteur de sa propre vie. Il n'a pas d'autres choix que de se conformer à la loi commune sous peine d'être exclu. C'est ce que l'on observe dans *Les Suppliantes* : les Danaïdes, bien qu'accueillies par Argos, sont constamment en danger d'être rejetées par la communauté. Leur statut d'étrangères les place à la périphérie de la cité, illustrant l'exclusion potentielle des minorités dans une société régie par des lois communes. Spinoza décrit ainsi la manière dont la dissension est traitée par les chefs hébreux, au chapitre XVII du *Traité théologico-politique* : « Les chefs des Hébreux n'étaient tous attachés les uns aux autres que par le seul lien de la religion ; si l'un y avait fait défection et avait entrepris de violer le droit divin de l'individu, il pouvait être traité en ennemi par les autres et être l'objet d'une juste répression. » Il n'y a qu'un pas vers la tyrannie. Dans *Le Temps de l'innocence*, Ellen, en refusant de se plier aux conventions sociales, devient une figure marginalisée. Décrite en termes de « tribu » respectant les rituels primitifs à la manière des peuples anciens, la famille a besoin d'un bouc émissaire pour assurer sa cohésion et contraint Ellen à l'exil à la fin du roman. Cette dernière devient esclave des lois de la communauté.

★

On le voit, en dépit d'une volonté d'un « bien commun » qui offre suffisamment de liberté à ses membres, la cité, avec ses lois, peut être amenée à museler certains individus. Comment alors éviter la soumission si ce n'est en accordant de la place aux « esprits libres » ?

★

Si l'on en revient à la proposition 73 de Spinoza « l'homme qui vit selon la raison » est celui qui peut exercer sa réflexion et prendre du recul par rapport aux événements. **L'individu serait alors libre de remettre en cause la loi commune si celle-ci dévie du « bien commun »**. L'esprit indépendant apprend à se détacher de la pression sociale et des chaînes du conformisme. En un sens, Spinoza incarne cet « esprit libre » qui a transformé le *herem* en opportunité. N'est-ce pas celui qui parvient à faire avancer le plus la société dans la mesure où il vit et ressent intérieurement sa différence tout en cherchant alors à la comprendre ? N'est-il pas, à juste titre, considéré comme le précurseur de la philosophie moderne en jetant les bases de l'athéisme ? On considère ici qu'être libre, c'est être capable de rayonner, d'avoir une influence positive sur le monde. L'individu sait alors allier individualité, liberté et raison. Pour reprendre et déformer quelque peu ses propos, il est celui « qui vit selon la raison [et qui] est plus libre dans [hors de] la Cité. » Il faudrait savoir ce qui différencie l'« esprit libre » du marginal qui, lui, peine peut-être à donner sens à sa situation. L'exclusion apparaît pour l'esprit indépendant comme une forme de liberté ou du moins de libération par rapport aux conventions sociales et mène à la réflexion, à la « raison » alors que le marginal et l'excentrique, en souffrant de cette « anomie » (pour reprendre l'acception durkheimienne), sombre dans la folie. Les individus libres en étant des figures libérées des normes et contraintes groupales, agissent différemment du groupe et font réfléchir. On trouve ainsi, chez Spinoza, des hommes de caractère indépendant dont l'« autorité l'emporte dans la foule sur celle du souverain » (Chapitre XX, p. 197). Ils agissent en marginaux, en s'extirpant de la masse, mais en donnant leur liberté et leur supériorité d'esprit pour la conduire. Pour le philosophe, cette « fierté de caractère » (Chapitre XX, p. 202) est engagée au service de sa cité : « il est honorable [...] de mourir pour la bonne cause, glorieux de donner sa vie pour la liberté » (p.202). La communauté contient ainsi en son sein des résistants, des révoltés qui prennent des risques pour une cause qui leur semble noble. C'est, par exemple, Antigone, dans *Les Sept contre Thèbes*, qui refuse l'ordre collectif au nom de la Justice, et dénonce les choix de la cité : « et je déclare, moi, aux chefs des Cadméens : si personne ne veut aider à l'ensevelir, c'est moi qui l'ensevelirai » (p. 175). Celle dont l'« audace saura trouver les moyens d'agir » (p. 175) apparaît ainsi comme la réformatrice d'un ordre dans lequel elle ne se reconnaît pas : agissant contre la *doxa*, contre la loi de Créon, au service d'une justice singulière (spécifique à une sœur aimant son frère), elle prône un nouvel ordre, contre les traditions de son peuple. Il en va de même

dans *Le Temps de l'innocence* de l'intellectuel Ned Winsett, qui fait preuve d'audace et énonce des vérités qui dérangent la communauté new-Yorkaise, notamment en prétendant que « la vie intellectuelle ici meurt d'inanition » (Chapitre XIV, p. 138). L'homme, perçu comme ayant « une horreur farouche pour les usages « du monde » » (p. 137) apparaît à Archer comme un révélateur de la vacuité de sa communauté : « [e]n causant avec Winsett, Archer constatait le vide, l'inutilité de sa propre vie » (p. 137). Cet individu « bohème » apparaît comme celui qui cherche à réformer la communauté, qui guide l'individu pour donner un nouvel élan, plus moderne, à la façon de concevoir le monde.

De plus, **certains individus « n'obéi[ssan]t qu'à [eux]-même[s] » se démarquent aussi en se plaçant au service de la communauté et non en s'y opposant.** Dans *Les Sept contre Thèbes*, les noms propres des sept héros combattant pour la cité sont mentionnés et glorifiés dans leur individualité. Par exemple, le guerrier Lasthénès est présenté comme « vieillard pour la prudence, mais jeune quant à la force ». Dans son *Traité théologico-politique*, Spinoza évoque Moïse comme un homme au service de sa communauté, chargé de recueillir et de transmettre la parole de Dieu au peuple des Hébreux : « Moïse demeura seul le porteur des lois divines et leur interprète, conséquemment aussi le juge suprême que nul ne pouvait juger. » L'individu agit ainsi au service de sa communauté tout en se démarquant par son caractère exceptionnel. C'est le cas du philosophe qui, contraint ou par choix, prend du recul et peut critiquer certaines dérives et proposer une réflexion qui ne se comprend pas « contre » mais plutôt « pour » la cité. On pourrait dans le même sens souligner l'importance de la liberté dans l'art car sans elle, l'art est académique et conventionnel. Il se réduit à reconduire les codes existants sans réelle avancée, sans réel questionnement. Or, l'on sait combien la rupture et la critique de l'ordre établi sont des caractéristiques essentielles au renouvellement. Comme le déclare Spinoza au chapitre XX « les sciences et les arts ne peuvent être cultivés avec un heureux succès par ceux dont le jugement est libre et entièrement affranchi. » (p. 198) On comprend pourquoi Ellen apparaît si différente et qu'elle peut être une « femme à changer [...] toute l'échelle des valeurs » (XII, p. 117). Elle a reçu une éducation différente : elle a été éveillée aux influences européennes et à différentes formes d'art : le piano, la peinture, la littérature (on se souviendra de ses lectures des auteurs français Paul Bourget, Huysmans ou les frères Goncourt (IX p. 85 et XII, p. 117). Un tel détachement a nécessairement une influence sur l'identité même de l'individu qui « a besoin d'être libre » et sur la cité qui l'entoure, à plus ou moins long terme.

Pour finir, on notera que si **ces esprits libres peuvent initier des changements, il faut laisser le temps faire son œuvre** pour permettre à la société d'évoluer. À la fin des *Supplantes*, les Danaïdes, en intégrant la communauté d'Argos tout en maintenant leur liberté individuelle, parviennent à concilier vie en société et autonomie. Elles illustrent ainsi l'idéal d'une liberté rationnelle dans la communauté. **La société gagne donc à encourager la liberté de chacun de ses membres.** Ce qui peut apparaître comme choquant et inconvenant à une époque ne l'est plus toujours aux siècles suivants. On pourrait considérer qu'Antigone, en s'opposant à l'absence de sépulture de Polynice, ne soit qu'un esprit rebelle qui exprime un caprice de jeune fille : « Si personne ne veut l'aider à l'ensevelir, c'est moi qui l'ensevelirai, je saurai affronter un péril pour enterrer un frère, sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à ma ville ». Antigone sous-entend ici que la ville ne prend pas soin de ses sujets mais aussi que la communauté lui ravit la liberté de parole. La cité et le coryphée dénoncent ses actes, entraînant ainsi une résistance plus obstinée. En réalité, en questionnant les rites de la communauté thébaine, Antigone devient une figure de résistance (et l'on comprend pourquoi au XX, Anouilh fera de cette figure un symbole au moment de la Seconde Guerre Mondiale). De même, on sera sensible, à la fin du roman de Wharton, à l'ouverture d'esprit des New-Yorkais et tout particulièrement de Newland Archer qui a, comme son prénom l'indique, découvert de nouveaux horizons. Quand il retourne à l'Opéra deux ans après sa rencontre avec Ellen, il a évolué : « il sentait craquer le moule des contraintes sociales : il ne se souciait plus de l'opinion » (p. 281). S'il n'osera pas finalement sortir du carcan et du déterminisme social une fois qu'il apprendra la maternité de May, son fils Dallas le fera. Il épousera Fanny Beaufort, la fille adoptive de Julius Beaufort et se maîtresse « sans que personne l'en blâmât ou s'étonnât seulement. » (XXXIV, p. 296-297). La nouvelle génération fait ainsi évoluer la société ; « les jeunes gens désertent le barreau et les affaires pour s'adonner à l'archéologie et à l'architecture » (p. 293). Et Archer de conclure qu'« après tout, il y avait du bon dans les anciennes traditions » (p. 294) mais « il y avait du bon aussi dans le nouvel ordre des choses » (p. 295) Les esprits libres, dans leur solitude, ont ainsi œuvré pour la liberté de la société même s'il faut attendre plusieurs générations pour constater l'évolution des lois communes.

En définitive, la proposition de Spinoza dans *L'Éthique* (IV, proposition 73) nous invite à repenser la liberté en termes de rationalité et de vie en communauté. En vivant selon la raison, l'homme peut réaliser sa véritable liberté dans la cité, car les lois rationnelles de la communauté permettent de dépasser la servitude des passions individuelles. Toutefois, cette thèse doit être nuancée à la lumière des œuvres au programme : Eschyle

montre que la loi commune peut être protectrice face à la violence individuelle, tandis que Wharton met en garde contre les dérives d'une société oppressive, où les normes sociales ne sont pas toujours fondées sur la raison. La liberté dans la cité dépend donc de la rationalité des lois et de la capacité de la communauté à promouvoir l'épanouissement de chacun. Hannah Arendt prend, en un sens, le relais de Spinoza quand, dans le chapitre « Qu'est-ce que la liberté ? » dans *La Crise de la culture*, elle valorise et encourage l'action publique comme le mode le plus pur et peut-être le plus authentique de la liberté humaine. L'action politique, qui inclut le souci de la vie publique, constitue pour elle l'essence de la liberté humaine.